

Mon ami, mon frère Yitzhak Rabin, où es-tu ?

Je présume que depuis que tu nous as quittés tu observes de là-haut ce qui se passe sur cette terre promise...trop promise.

« Entre ces deux peuples, il n'y aura jamais la paix. »

Comment donner tort à ceux qui l'affirment ?

Comment ne pas éprouver le même découragement que celui des habitants de Sharpeville — une banlieue noire d'Afrique du Sud —, lorsqu'en mars 1960, la police blanche faisait près de soixante-dix morts et deux cents blessés.

Comment ne pas être aussi démoralisé que ces noirs de Los Angeles qui, en avril 1992, se faisaient tabasser par les forces anti-émeutes américaines : bilan plus de cinquante morts. Comment ne pas partager la même désespérance que celles des Russes du temps de l'URSS, et des habitants de Berlin-Est, prisonniers eux aussi derrière un mur.

Tout est de la faute des Palestiniens. Qui pourrait en douter ? C'est un peuple d'enragés qui tuent des civils, fomentent des attentats, balancent des roquettes à l'aveugle.

Seulement, voilà. Comme l'écrivait André Gide : « Tuer un animal parce qu'il est enragé est un acte d'autodéfense. L'enrager pour le tuer est un crime. »

Trente résolutions de l'ONU jamais appliquées. Vomies. Balayées d'un revers de la main. Treize vetos américains paralysant toute évolution et pas une voix occidentale pour s'insurger. Accords d'Oslo mort-nés. Accords de Wye Plantation, sommet de camp David, de Taba, de Sharm el Sheikh...il ne reste rien, sinon Gaza, un camp d'internement où plus d'un million de personnes survivent comme des rats, coupées du monde.

C'est vrai. Les Palestiniens sont des enragés.

Yitzhak mon frère, ne pourrais-tu expliquer à ceux qui t'ont succédé qu'en internant de la sorte toute une population, on met

au monde de futurs désespérés. Ne pourrais-tu leur faire comprendre que le petit gazaoui qui a vu sa famille décimée, ne grandira qu'avec une obsession : tuer le plus d'Israéliens possible. Et comme lui, ils sont des milliers qui se préparent dans l'ombre. Autant de « terroristes » que de civils tués et de maisons rasées. Ne peux-tu leur crier que cette politique appliquée depuis 60 ans est absurde ? Stérile ? Qu'elle ne sert à rien, sinon à inventer de nouveaux noms à des opérations militaires qui ne feront que se suivre, sans autre résultat que de semer la rancœur et le désir de vengeance ?

Ce soir, au risque de te surprendre, c'est à Israël que je pense ce soir. À son devenir.

Le sort de l'État palestinien, lui, est réglé. Scellé.

Il n'y aura jamais d'État Palestinien, Yitzhak, tu le sais, nous le savons. Seuls quelques Mohicans pensent encore le contraire.

Pour qu'il y ait un État, faudrait-il que l'on trouve un territoire où lui permettre d'exister. Comment pourrait-on l'insérer entre 500 000 colons, répartis dans près de 300 implantations ?

Fini, l'État palestinien. C'est « caduc », pour employer une expression chère à Yasser Arafat, lorsqu'en 1994, suivant les recommandations de François Mitterrand il acceptait de reconnaître le droit à l'existence d'Israël.

Caduc, la Palestine. Fini !

Alors ?

Aujourd'hui, sur cette terre on dénombre environ trois millions et demi de Palestiniens. En face : près de huit millions et demi d'Israéliens.

Mais dans dix ans ? Dans trente ? Quarante ?

Dans le meilleur des cas, nous serons devant une population partagée en deux parts plus ou moins égales dont

chacune aura évolué avec la même idée fixe : éradiquer l'autre. Sauf que ce sera impossible. Alors quoi ? Deux mille check points de plus ? D'autres murs ? D'autres miradors ? D'autres horreurs ? Des vies perdues encore et encore dans les deux camps ?

J'ai de la peine à te le dire, mon ami Yitzhak, mais si rien n'est fait, ce soir, demain c'en sera fini d'un grand rêve. Celui des premiers temps ; le temps des kibboutzim où égalité et partage se voulaient la seule ambition. Ce temps des pionniers qui, par leur ténacité, leur courage, suscitèrent l'admiration du monde.

Si rien n'est fait pour sauver l'intégrité de ta patrie, ce lopin de terre, dernier refuge des fils de ceux que l'on a humiliés, massacrés pendant des siècles à travers le monde, emprisonnés dans des ghettos barbares, alors l'impensable se produira. La patrie dont tu rêvais sera inévitablement remplacée par un État binational. Un premier Ministre palestinien, un président israélien. Ou inversement. Oui, tu penses que je déraisonne. Impensable, dis-tu. Inimaginable ! Et ce qui nous écoute, partage sans doute cette impression.

Impensable ?

Détrompe-toi. Tu sais bien que cela s'est produit dans un pays qui, lui aussi, vivait sous la loi du Talion : l'Afrique du Sud.

Impensable ? Non. En mars 1963, trois cent mille Afro-Américains menés par un certain Martin Luther King marchaient sur Washington pour réclamer la fin de la discrimination.

Aujourd'hui, c'est un président black qui occupe la Maison Blanche.

Impensable ? Une nuit de novembre 1989, le mur de Berlin est tombé. On le disait figé jusqu'à la fin des temps.

Impensable ? En moins de 24 heures on a vu s'écrouler

l'Empire soviétique après plus de soixante-dix ans de règne sans partage.

Il faudrait que tu te penches un jour sur la théorie du cygne noir, imaginée par un philosophe, sociologue libanais, Nicholas Taleb.

Selon cette théorie, on appelle cygne noir un événement imprévisible, voire totalement improbable qui, s'il se réalise, a des conséquences d'une portée considérable et exceptionnelle.

Le monde change.

L'impensable est devenu réalité.

Il en sera ainsi demain, en Israël-Palestine. Utopiste, me diras-tu ? Poète ? Bien au contraire : concret, logique. Pourquoi ? Parce qu'existe un acteur invisible, doté d'une puissance infinie qui œuvre dans le silence, à l'insu de toi et moi. Cet acteur s'appelle l'Histoire. Et l'Histoire se moque du temps et des hommes. Elle a son propre chrono. Elle œuvre tapie dans les coulisses. L'Histoire se moque des politiciens, des extrémistes et de leurs aveugles certitudes, car elle possède un avantage absolu sur eux : l'éternité lui appartient.

Un jour, demain, naîtront dans cette région un Mandela palestinien, un de Klerk israélien. Peut-être d'ailleurs sont-ils déjà là. Et ils n'auront pas d'autre choix que de transformer l'impensable en réalité.

Gilbert Sinoué

Genève le 16 avril 2015